

## LES EXPLORATEURS CONTEMPORAINS

## LES GUYANES ET L'AMAZONIE

VOYAGE DE M. H. COUDREAU

## IV (suite)

**D**E Manas, M. Coudreau partit pour remonter le rio Branco. Cela ne constitue pas moins qu'un voyage de plus de deux mois, la plus grande partie en canot.

Il faut d'abord longer à droite, sur la rive gauche du rio Negro, la fameuse région habitée par les redoutables Jauapirys, Indiens anthropophages qui, depuis près d'un siècle, font trembler les villages civilisés voisins, de Moura, d'Ayrao et de Carvoeiro.

Ce sont ces sauvages qui, en 1782, détruisirent le village de Sainte-Marie de rio Branco. Depuis cette époque nul n'a osé affronter leur férocité.

L'explorateur entra alors dans le rio Branco qu'il s'efforça de remonter. C'est le célèbre fleuve des Savanes, qui n'avait encore été visité que par un seul voyageur, le Portugais Gama d'Almeida, en 1783, et par un Anglais, Brown, en 1860.

Le rio Branco, qui est un cours d'eau plus long que la Loire, ne compte pas, de ses sources à son confluent, un seul village de trente maisons.

Le plus important, Boa-Vista, la capitale des Savanes, dans la région moyenne, n'est composée que de vingt cases.

Du rio Branco où il éprouve déjà bien des traverses qu'il serait trop long de raconter ici par le détail, attaque des Jauapirys, désertion des Indiens de son canot, naufrage dans les chutes, M. Coudreau se dirigea vers l'est.

Aller à l'est est, à Boa-Vista, une expression anonyme d'aller à la mort. L'est, c'est l'intérieur, redouté, formidable, le pays des Canaémès ou Cannibales, de la tribu des Femmes, des montagnes ensorcelées, des monstres.

Une expédition brésilienne, composée de vingt civilisés y était partie, il y avait quatre ans; personne n'en était revenu.

Ce fut avec ahurissement que les civilisés de Boa-Vista virent l'explorateur français traverser le fleuve seul, avec cinq ou six Indiens sauvages. Jamais leur imagination n'aurait pu rêver un tel excès d'audace et de folie.

A Manaos, le jeune explorateur avait reçu de fort mauvaises nouvelles de Cayenne et d'Europe, en ce qui concernait l'allure du pouvoir à son endroit. Tout lui faisait craindre d'être sacrifié, abandonné ou au moins oublié.

Heureusement, M. Coudreau n'est pas homme à perdre la tête parce qu'il se trouve en présence d'une injustice administrative, et il avait pris la ferme résolution de ne rentrer en France que lorsqu'on lui aurait fait raison.

Pour moi, je crois bien sincèrement comme lui que lorsqu'un gouvernement confie à quelques hommes bien trempés quelque rôle délicat et périlleux, il devrait avoir la pudeur et l'intelligence vulgaire de ne pas les trahir sottement, et de ne pas les obliger à se plaindre d'une persécution imméritée en racontant publiquement leur histoire.

M. Coudreau, lui, résolut de se faire sauvage et de défier cette prétendue civilisation européenne qui l'abandonnait au milieu du voyage le plus pénible et le plus périlleux du monde, accompli au bénéfice de la patrie.

Pendant un an, il allait vivre chez des Indiens qui n'avaient jamais vu de blancs, des Indiens qui vivent nus, dans la loi primitive, comme vivaient les hommes de la période préhistorique!

Il quitta donc le rio Branco et se dirigea vers le Trombotta, qui se trouve à moitié chemin de Cayenne.

Ce voyage fut, comme les précédents, rempli d'événements dramatiques. Il visita successivement un grand nombre de tribus encore complètement inconnues même de nom : les Macouchis, les Onapichianes, les Atorradiés, les Taroumans, les Chiriones, les Moonipidiennes et une foule d'autres dont le nom plus ou moins barbare m'a échappé.

Dans un naufrage qu'il subit en naviguant sur le Couite Aouaou, qui est un affluent de gauche

ages l'emportait toujours et, nouveau Ahasvérus, il repartait fiévreux et toujours poursuivi par un spectre, l'appréhension de ses persécuteurs d'Europe.

C'est ainsi qu'il allait de l'avant, au hasard de la marche, en proie à un eczéma qui lui rongea les articulations, indifférent à la vie et à la mort, à la souffrance, au plaisir, à l'espérance même.

Aux sources de l'Essequibo, les Indiens qui lui servaient de guides, le voyant mourant, l'abandonnèrent, afin, lui dirent-ils plus tard, de ne pas se compromettre et de ne pas s'exposer à être accusés de l'avoir assassiné.

C'est ainsi qu'il se réveilla un jour, seul, dans un carbet désert. Pas un hamac, pas un chien, ni un hocco, ni un agami, ni un ara! Il était seul! dans l'immense forêt vierge!

Ses forces, qui l'avaient trahi, ne lui permettaient même pas de se traîner jusqu'à la porte de quelque hutte indienne. Enfin, une vieille indienne le découvrit dans son carbet désert et le sauva avec des breuvages mystérieux.

Sa vigueur revint vite, grâce aux soins de la bonne vieille, et il reprit sa route, joyeux mais presque seul. Il recommença donc sa course vagabonde, ayant pour tout cortège trois ou quatre sauvages, enfants du pays. C'est ainsi qu'il visita des tribus jusqu'alors absolument inconnues. Mais bientôt, ce civilisé, insuffisamment adapté au sauvagisme, s'affaissa de nouveau.

Non loin du pays des Roucouyennes, visité précédemment par le Dr Crevaux qui, comme lui, faillit succomber aux implacables fièvres des bois; après avoir accompli plus de quarante jours de marche en forêt, il s'arrêta épuisé.

A ce moment quatre hommes seulement l'accompagnaient. "Je voyage comme Stanley!" écrit-il dans son journal de voyage. Ces compagnons furent moins timides que leurs prédécesseurs et ne voulurent point l'abandonner. Ils le ramenèrent à Manaos par l'intérieur.

Rendu, paralysé, sans force comme sans volonté, il se remit en marche plutôt comme un automate que comme un homme...

Quand il arriva, tout son courage lui revint: Il n'était pas guéri, mais il avait pris une résolution immuable.

"Si les nouvelles que je vais recevoir de France, disait-il, ne me sont pas favorables, je retournerai chez mes amis les Indiens et je ne reverrai jamais l'Europe!"

Ces nouvelles étaient bonnes ou du moins elles lui parurent



Une vieille indigène le sauva par des breuvages mystérieux.—Page 413, col. 3.—

du rio Branco, il eut le malheur irréparable de perdre tous ses bagages, marchandises d'échange, instruments de précision (sauf sa montre et une boussole) et sa pharmacie de campagne, le plus nécessaire des colis pour un voyageur qui s'engage dans ces dangereuses et malsaines contrées.

Les Indiens qui l'accompagnaient étaient heureusement d'habiles nageurs. Ils le sauvèrent d'une mort certaine.

Rien ne parvint à dompter son courage et sa volonté. Calme et doux, il s'arrêtait chez chaque tribu sauvage, étudiait les divers dialectes, prenait des notes qui lui ont permis de publier ses beaux travaux sur les langues indiennes, et de temps à autre, véritable philosophe bouddhiste, il se demandait s'il ne ferait pas mieux d'arrêter là sa course et de fonder un village pour y finir ses jours.

Heureusement pour la science, la folie des voy-

telles.

M. Jules Ferry, ministre des affaires étrangères d'alors, lui faisait savoir, par l'entremise de notre agent consulaire de Para, qu'on l'invitait à rentrer en France afin de permettre au gouvernement de s'entretenir avec lui au sujet de la difficile et périlleuse mission qu'il venait de remplir.

Mais, en arrivant à Lisbonne, notre voyageur apprenait la chute du ministère Ferry. Toutes ses espérances fondées sur la justice tardive qu'on lui promettait s'évanouirent ainsi d'un seul coup. Il savait combien un ministère qui en remplace un autre est peu disposé à remplir les promesses faites et à continuer l'œuvre commencée.

Depuis son retour, en effet, le glorieux voyageur a dû lutter désespérément pour se faire pardonner ses travaux, sa vaillance, son caractère, sa personnalité, ses études, les questions résolues,